

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Rencontre avec Christiane Duchesne **Auteur, illustrateur, éditeur**

Danièle Simpson

Volume 1, numéro 2, été 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Simpson, D. (1978). Rencontre avec Christiane Duchesne : auteur, illustrateur, éditeur. *Lurelu*, 1(2), 12–13.

Rencontre avec Christiane Duchesne

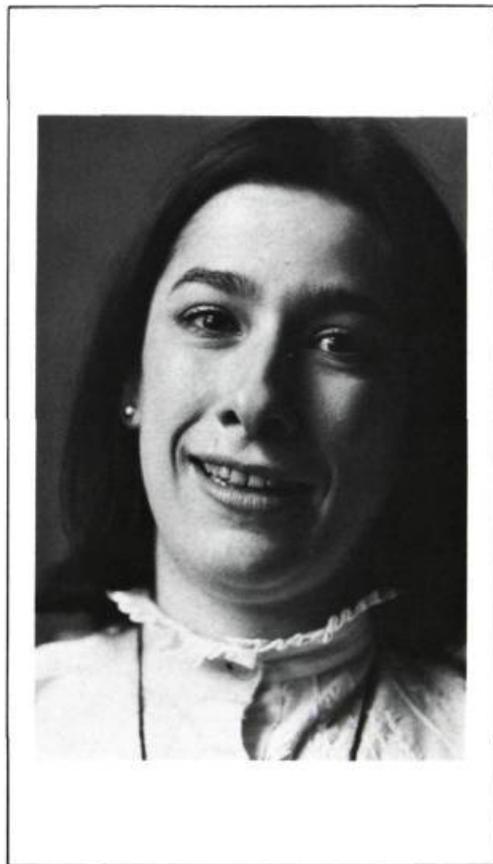
auteur, illustrateur, éditeur

Par Danièle Simpson

Christiane Duchesne a 28 ans. Elle a déjà publié trois contes pour les enfants : deux chez Héritage et un autre au Tamanoir. Elle illustre elle-même ses livres à la craie de cire, en utilisant chaque fois une technique différente. Mot et image sont le prétexte l'un de l'autre, une image étant souvent l'occasion d'une histoire, son amorce.

Il y a des auteurs pour enfants parents et il y a des auteurs pour enfants enfants : tout dépend si on soigne des nostalgies d'enfance ou si on en a tout simplement conservé la vitalité.

Quand Lazaros Olibrius, digne produit d'une longue lignée de respectables moutons grecs, rencontre 160 moutons français qui répondent à son "Kalimera" d'incompréhensibles "La soupe est prête" et "Mes enfants vont bien", il choisit d'éclater de rire. Ce n'est pas très polyglotte mais assez bien choisi quand même puisque les moutons français sont pris eux aussi du "grand fou rire des moutons". Ce qui donne lieu à une rencontre internationale réglée selon le protocole qu'utilisent petits Québécois et petits Portugais qui se partagent le même pâté de maisons.



— Tous les auteurs ont leurs critères de qualité. D'après vous, qu'est-ce qui fait d'un livre un bon livre pour les enfants ?

Christiane Duchesne — Ca, c'est un grand débat ! Moi, je dirais qu'il faut d'abord parler à l'enfant de ce qu'il vit. Ca ne veut pas dire lui parler du métro ou du monde de la consommation. Mais lui donner des repères qu'il reconnaît, qu'il retrouve dans sa vie. Il y a des gens qui refont encore du Perrault ou de l'Andersen, qui écrivent des histoires inspirées des mêmes thèmes. Seulement ç'a été fait souvent avant nous et bien fait. Les contes d'Andersen ou de Lagerlöf, version originale, sont très intéressants mais ne n'est pas une raison pour en tirer des textes qui ne font que les répéter sans apporter quelque

chose de neuf. La réalité d'il y a cent ans n'est pas la même qu'aujourd'hui.

— Vous ne voulez pas qu'on continue dans la ligne des contes de fées ou d'histoires du même genre ?

C.D. — C'est surtout que j'aimerais éviter l'imaginaire pour l'imaginaire. Il me semble qu'il y a une certaine complaisance à se servir de l'imaginaire pour rien apprendre aux enfants. Des histoires avec des champignons rouges à pois blancs dans une forêt où vit un petit lutin, c'était bon il y a cent ans ou dans des pays où il y a une tradition de ce genre-là, comme en Scandinavie. Je ne vois pas pourquoi on réécrirait des histoires de pseudo-imagination farfelue dont tous les éléments sont copiés de contes

déjà vieux et qui de plus ne font rien découvrir aux lecteurs.

— Quand vous écrivez, que cherchez-vous à apprendre aux enfants ?

C.D. — Je n'essaie pas de faire passer des notions précises. Mais je garde en tête que le lecteur auquel je m'adresse a accès à un matériel littéraire considérable, regarde la télévision, va au cinéma, sait beaucoup de choses. Et il vit dans un monde où il y a une foule de réalités différentes à connaître.

Dans l'histoire du *Loup, de l'oiseau et du violoncelle*, un des personnages est un loup rose amphibie. Ca ne se peut pas un loup rose et amphibie de surcroît. Ca, c'est de l'imaginaire. Mais j'explique aux enfants ce que signifie amphibie : "C'é-

tait un loup bien étrange, c'est-à-dire qu'il vivait aussi bien sur la terre que sous l'eau (ce qui est assez rare chez les loups)." L'autre personnage, l'oiseau, pleure parce qu'il a perdu son violoncelle. Les oiseaux n'ont pas de violoncelle. Mais l'enfant qui regarde le dessin apprend ce qu'est un violoncelle; il pourra le reconnaître à l'avenir. Je ne dis pas que la leçon est apprise à coup sûr, mais au moins le repère est là; l'histoire a beau ne pas être réaliste, elle donne quand même accès au réel.

Je pense à l'histoire d'une petite goutte d'eau que j'ai lue. Elle passe du ruisseau à la rivière, de la rivière au fleuve, du fleuve à la mer. C'est simple, c'est a plus b, et en même temps c'est très riche en informations. Le même conte aurait pu être traité de façon gaga et la même petite goutte d'eau aurait pu être complètement insipide, avec une pseudo-naïveté. Au lieu de raconter la véritable aventure de la petite goutte d'eau, l'auteur aurait pu essayer de *charmer* l'enfant. Heureusement, il n'est pas tombé dans la facilité et la petite goutte d'eau est tout à fait charmante en même temps qu'elle fait connaître à l'enfant le cycle de l'eau.

Une histoire peut être très douce à lire, c'est-à-dire que l'enfant ne sentira pas que tu veux lui apprendre quelque chose, mais il apprendra quand même parce que ce qu'il lit l'intéresse. Et c'est ça qui importe.

— Vous avez écrit plusieurs contes pour les tout-petits. Avez-vous l'intention d'écrire un jour pour des enfants plus âgés ?

C.D. — Oui. Je pense que plus un enfant vieillit plus il a le goût d'apprendre. De sept à douze ans, par exemple. On est très curieux à cet âge-là et l'école ne satisfait pas entièrement cette curiosité.

On leur sert de la science-fiction, des récits d'aventures, des romans policiers, c'est assez limité. J'en arrive à avoir le goût d'écrire une histoire plus longue,



plus riche. Dans la ligne de ce que je disais tout à l'heure. Il me semble que les enfants ont besoin de contes où il y a beaucoup d'informations, dans le style de Lewis Carroll et *Alice au pays des merveilles*.

Le livre que je veux écrire s'appellerait "les Innombrables Enfances de Cyrus". Cyrus est un petit garçon de dix ans qui raconte tout son apprentissage de la vie. De zéro à 41 jours, c'est la première enfance où il se rappelle ce qu'il a appris comme s'il en avait été conscient. La deuxième enfance, c'est une autre étape de vie, et ça continue comme ça. Les dix premières enfances sont dénombrées, elles vont jusqu'à sept ou huit ans. Cyrus est une espèce de témoin de ce que chaque enfant apprend et c'est son témoignage qui va amener les autres enfants à explorer davantage leur monde. Quand tu crées un personnage et que tu lui fais regarder les étoiles dans le ciel, pourquoi ne pourrait-il pas y reconnaître des constellations et les nommer ? S'il se promène dans le bois, pourquoi n'appellerait-il pas les plantes par leurs noms ? Mon père nous racontait des histoires où il nous enseignait beaucoup de choses. C'est peut-être de lui que je tiens cette façon

de raconter : c'est que j'ai aimé apprendre de cette manière, et je me rappelle encore ce que j'ai appris à travers ses contes.

— Comment gagne-t-on sa vie quand on écrit des contes pour enfants ?

C.D. — Je ne fais que très rarement des illustrations pour les autres. Celles que j'ai faites, c'est parce que ça me plaisait de les faire. Dessiner, c'est mon machin à moi, c'est un cadeau que je me fais.

J'ai été recherchiste, scénariste. J'étais rédactrice en chef de *DécorMag* à ses débuts. J'ai travaillé pour un producteur privé. Actuellement, je suis coresponsable des éditions du Tamanoir avec Bertrand Gauthier.

Ce que j'aime le plus, évidemment, c'est écrire des contes pour les enfants. Mais je ne peux pas produire, produire, produire. L'édition m'attire aussi beaucoup. J'ai rencontré Réal Tremblay et Bertrand Gauthier du Tamanoir, il y a deux ans. Nous nous sommes bien entendus. Nous avons des objectifs communs. Et des projets que nous comptons bien réaliser. Je viens tout juste de commencer à travailler avec eux, alors je ne peux pas vous en dire davantage.